

PROPA



GANDE

“
**LE PASSÉ EST
TOUJOURS
IMPRÉVISIBLE.**

”

PROVERBE RUSSE

éditions
verticales

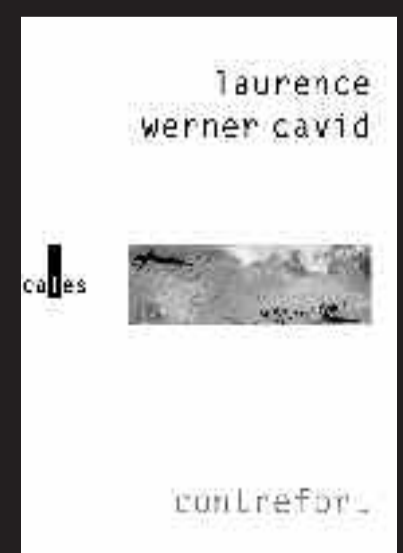
33 rue saint-andré-des-arts
75006 paris
tél. 01 49 54 16 55
contact-verticales@gallimard.fr
www.editions-verticales.com

VERTICALES

Pour la sonorité et l'intransigeance de ce mot. Pour saluer Roberto Juarroz, immense poète argentin dont toute l'œuvre, volume après volume, porte le même titre : *Poesie Verticale*. Pour cet aphorisme qu'on lui doit : « Aller vers le haut n'est qu'un peu plus court ou un peu plus long qu'aller vers le bas. » Pour le modeste conseil de Borges : « Réussir à chuter vers le haut. » Pour, si on interprète la verticalité de façon orthopédique ou morale, une position qui n'est ni à genoux, ni couché. Pour la photo de ce faux-monnaieur mexicain qui, cigare aux lèvres, sourit d'aplomb devant le peloton d'exécution. Pour ce nom qui exige de nous que nous n'allions pas vers la facilité, vers la reptation, vers le mou. Verticaux, voilà ce que nous voudrions être, pour continuer d'affirmer la singularité de nos auteurs, pour rester debout face aux menaces de la normalisation, de la propagande du divertissement, pour échapper à une littérature « utile, utilisée, utilitaire, utilisable », selon l'intuition de Jean-Marc Lovay. Pour toutes ces raisons et celles dans lesquelles nos auteurs se retrouvent, il nous était impossible de renoncer à ce nom auquel nous avons depuis 1997 toujours répondu. Les éditions Phase deux n'auront constitué que l'éphémère prête-nom d'un même travail éditorial. Les deux livres d'Arnaud Cathrine et de Camille de Toledo publiés en septembre 2005 sous cette « marque » transitoire font évidemment partie de notre catalogue présent et à venir, en toute continuité. Le 1^{er} décembre 2005, date de notre reprise par les Éditions Gallimard, Verticales fêtera sa renaissance, et son neuvième anniversaire en mars 2006.



EN LIBRAIRIE LE
12
 JANVIER
2006



Gabrielle Wittkop

CHAQUE JOUR EST UN ARBRE QUI TOMBE

[...]

« Le dernier jour fut gris et rose, d'un gris d'ombre plate, d'un rose chancreux. L'année, minime fragment temporel, est maintenant éparpillée en un mouvement centrifuge d'étoile, en un motif qui ne peut être saisi que par la force de sa propre dispersion. (...)

1^{er} janvier. Chaque jour est un arbre qui tombe. Comme si une voix m'avait éveillée par ces mots. Ma propre voix, celle de mes plus secrètes cellules, celles des oracles et des rêves, celle qui clame dans les ivresses et chuchote dans les agonies. Chaque jour est un arbre qui tombe. Et j'ai vu le déclin du jour et la chute de l'arbre... »

[...]

Gabrielle Wittkop est née à Nantes le 27 mai 1920. Sa mère très tôt disparue, elle est élevée par son père, libre-penseur, qui ne lui interdit aucun des livres de sa bibliothèque ; Gabrielle lit à l'âge de huit ans celui qui sera son maître choisi : Donatien Alphonse François, marquis de Sade.

En 1941 à Paris, elle rencontre et cache rue de Seine, Justus Franz Wittkop (1899-1987), un déserteur de la Wehrmacht, anti-nazi, universitaire et essayiste (auteur d'une dizaine d'ouvrages sur des sujets politique ou esthétique), de vingt-deux ans son aîné, homosexuel comme elle. À la Libération, Gabrielle sera tondu par des résistants de la 25^e heure. En 1946, elle épouse Justus Wittkop – de retour de Londres – et s'installe en Allemagne fédérale où elle vivra avec son compagnon « un mariage d'affection » pendant plus de quarante ans.

En 1966, Gabrielle Wittkop publie son premier livre, un essai littéraire consacré à E.T.A. Hoffmann, mais c'est *Le Nécrophile*, édité par Régine Deforges en 1972, qui la fera connaître. Parallèlement, journaliste au service culturel de la *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, elle écrit des reportages littéraires issus de ses voyages en Inde et en Asie

du Sud-Est – Java, Sumatra ou Bornéo – expéditions dans les jungles asiatiques où elle croise le tigre, son animal préféré.

Gabrielle Wittkop rejoint les éditions Verticales en 2001 avec un roman inédit, *Sérénissime Assassinat* et la réédition de *La Mort de C.* Suivront plusieurs publications (réédition augmentée du *Nécrophile*, *Le Sommeil de la raison*, *La Marchande d'enfants*).

Le 22 décembre 2002, à Francfort-sur-Main où elle résidait depuis une dizaine d'années, Gabrielle Wittkop met un terme à son existence.

Chaque jour est un arbre qui tombe est le sixième livre de Gabrielle Wittkop chez Verticales, qui publieront encore d'autres textes de ce grand écrivain.



EN LIBRAIRIE
LE 12 JANVIER 2006

ISBN 2.07.077680.8
176 pages

« Chaque jour est un arbre qui tombe. » Cette phrase qui scande le texte est le leitmotiv du livre posthume de Gabrielle Wittkop. *Chaque jour est un arbre qui tombe* tient à la fois du journal intime, du roman et de l'essai. Hanté par l'épreuve du temps, il offre à l'auteur du *Nécrophile* l'expression d'émotions contrastées, dues autant à des rencontres, des situations qu'aux paysages de l'Inde, d'Allemagne, de Java, Sumatra, de l'île de Krakatoa, de Paris, Nantes ou Venise. Ce journal imaginaire tenu par une femme, Hippolyte, entre le 1^{er} janvier et le 31 décembre d'une année, entremêle souvenirs et réflexions, enfance, voyages et amours d'une individualité exceptionnelle dont l'existence se déploie entre la naissance et la mort, ces deux bornes qui la limitent et lui ouvrent paradoxalement l'espace infini

d'une vie superbe et éphémère. Hippolyte y évoque des instants forts de son passé ; cette voix, à la première personne du singulier est « relayée » par une autre, qui commente et parle de la mort sans effroi. La deuxième voix, plus distanciée sur ce sujet du Temps, peut s'entendre comme celle d'un démiurge, d'un écrivain commentant les choix, les actions, les comportements du personnage qu'il a créé, mais qui serait aussi lui-même. Les deux voix de ce livre font ainsi alterner des moments de la vie d'une femme et offre au lecteur un autre point de vue sur le contenu du journal tenu par le personnage de sa narratrice. Cette construction subtile donne l'occasion de vérifier combien la cruauté froide et luxueuse qui anime l'exceptionnelle écriture de Gabrielle Wittkop est dans *Chaque jour est un arbre qui tombe* à sa plus haute mesure.

“
Moi ? Écrire
ma biographie ?
Mais vous n'y
songez pas !
C'est comment
dire ?... *Privacy*.
”

« On en a vu des enseignants prendre la plume. Ils en avaient gros sur le cartable. Ils ont dit que c'était terrible, que la maison brûle, que les Barbares sont aux portes de Rome. Ça a fait des essais, des pamphlets, et encore des essais, et encore des pamphlets. Ils ont fait de l'esprit, c'était une façon de s'extraire d'entre ces murs collégiaux et lycéens. Une façon de dire qu'ils n'en étaient pas vraiment, que les profs c'est les autres.

Moi je suis les autres et j'ai voulu ne rien dire.

Ne rien dire, ne pas m'envoler dans le commentaire, rester bien au sol, au pied du mur, au cœur de l'affaire, dans le ventre du mammouth, à la confluence du savoir et de l'ignorance, là où les flux s'échangent et bientôt on ne sait plus qui ignore et qui sait. Montrer comment c'est, comment ça se passe, comment ça marche, comment ça ne marche pas. Diviser les discours par des faits, les idées par des gestes, diviser le calendrier ministériel par les jours successifs. Juste documenter cette quotidienneté laborieuse. Sauf qu'en ces lieux de joutes oratoires et hautes dialectiques, le document c'est aussitôt du récit. C'est un roman qui s'écrit au bout de la craie, une épopée moderne, un grand voyage immobile. »

F.B.

“
J'avais mal dormi,
ils dormaient.
”

ENTRE LES MURS

François Bégaudeau

Après *Jouer juste* et *Dans la diagonale*, François Bégaudeau explore avec ce troisième roman un autre décor contemporain : l'univers de l'enseignement. « Collège mode d'emploi », pourrait-on dire parodiant Perec, tant le dispositif narratif tient aux contraintes que s'est données l'auteur. En guise de narrateur, un professeur de français, dont on ne saura rien de l'existence extra-muros. Le lecteur est plongé entre les murs de l'institution scolaire, une année durant, selon une alternance implacable entre salle des profs et salle de cours. L'auteur radicalise ce parti pris hyperréaliste en s'en tenant à une description purement comportementale et vestimentaire des collègues et des élèves. Cette sobriété absolue, sans pathos ni jugements de valeur, permet ainsi d'évacuer toutes idées

préconçues, pour mieux goûter le cocasse, l'absurde et l'émouvant de chaque saynète du quotidien ordinaire et tragi-comique de cet enseignant. Du dialogue brutal entre profs et collégiens, avec son lot de malentendus, de lacunes, d'agression et de déni – et aussi des rengaines et tics verbaux des enseignants – naissent les ressorts de la fiction, d'où émerge une nébuleuse de personnages attachants. François Bégaudeau libère dans *Entre les murs* le flux des paroles d'aujourd'hui. Il révèle et investit l'état brut d'une langue vivante, dont le collège est la plus fidèle chambre d'échos. Peu à peu, l'oralité débridée des « maîtres » et desdits « sauvages » se fait miroir, dans un même dialogue de sourds, butant sur la langue de bois administrative, pédagogique et réglementaire. Reste alors la logique disciplinaire des exclusions et

des désillusions qui scandent le dernier trimestre du livre. On repense à un film récent, *L'Esquive* de Kechiche Abdellatif qui, à l'image de ce roman sans concessions, dans la violente confrontation des registres de langue et des corps, donnait à voir et à entendre notre plus immédiate réalité.



EN LIBRAIRIE
LE 12 JANVIER 2006
ISBN 2.07.077691.3
288 pages

François Bégaudeau est né en 1971 dans l'ouest de la France. Il a fait l'école « par les deux bouts » : élève pendant quinze ans, puis professeur depuis sept ans dans un collège parisien. De même avec le rock, qu'il a longtemps écouté avant d'en jouer à son tour, comme parolier et chanteur du groupe punk nantais Zabriskie Point. Et le cinéma, en tant que cinéphile amateur avant de devenir collaborateur régulier aux *Cahiers du cinéma*. Son premier roman, *Jouer juste* (Verticales, 2003), a connu un vif succès critique et public. Auteur d'un deuxième roman remarqué chez Verticales, *Dans la diagonale*, il a consacré une fiction biographique aux Rolling Stones, chez Naïve, en 2005 : *Un Démocrate, Mick Jagger 1960-1969*.



EN LIBRAIRIE
LE 12 JANVIER 2006

ISBN 2.07.077569.0
288 pages

CONTREFORT

Laurence Werner David

Laurence Werner David est née à Angers en 1970. Elle est professeur de lettres dans un lycée parisien et enseigne la psychologie à l'Université Paris 13. Elle est l'auteur d'un recueil de poésie, *Éperdu par les figures du vent* (Obsidiane, 1999), pour lequel elle a reçu le Prix de la Vocation.

Son premier roman, *Un autre dieu pour Violette* est paru chez Verticales en janvier 2003. Actuellement, elle travaille à un projet d'atelier chorégraphique en milieu psychiatrique dont la collaboration avec un photographe donnera lieu à une exposition et à la publication d'un ouvrage à l'automne prochain.

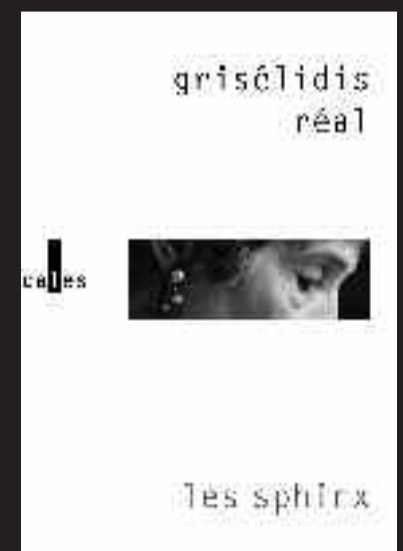
Depuis des années, Natacha et Yvan Aballain vivent sur les hautes falaises de Tjeldoy, petite île des Lofoten. Coupés du monde, de leur terre et de leur père, ils accueillent Cora Frantal, une amie d'adolescence, cinéaste curieuse en mal de projet artistique. Le réveil des étés passés dans le domaine du père des Aballain sera d'autant plus redoutable qu'un manuscrit, hantant les journées d'Yvan, puis tour à tour celles de Natacha et de Cora, révélera une double vérité que les liens d'autrefois avaient soigneusement tue. « Jamais unis, jamais séparés », tel sera la gageure de ceux pour qui le désir ne s'aiguise qu'au frôlement des zones frontalières.

Par une structure en abîme où s'enchevêtrent passé et présent, fiction et réalité, par la multiplicité des points de vue et une écriture suggestive d'une grande force poétique, Laurence Werner David nous donne à lire un magnifique récit de personnages en quête d'absolu. Une quête d'absolu qui se cogne, dans l'amour comme dans l'amitié, à la barrière de l'autre. Un lien est-il possible ? Où trouver la faille ? Le retour du passé, le nouvel éclairage qu'il prend au cours de ces jours partagés par Yvan, Natacha, Cora et Liv, révèlent mieux encore la distance qui existe entre ces êtres, personnages à la fois fragiles et entiers, tendus vers l'autre et toujours à distance. Même le passé, paradis perdu, finit par se défaire.

Un huis clos bergmanien d'une grande sensibilité et d'une grande retenue, qui emmène le lecteur à la lisière du mystère.

“
La vérité s'atteint par la compréhension des contraires.
”

EN LIBRAIRIE LE
02
FÉVRIER
2006



INÉDIT

LES SPHINX

Les Sphinx constitue la suite directe, mais longtemps différée, de *La Passe imaginaire*. Entre ces deux volumes, il y a un blanc de presque dix années. Grisélidis Réal, ex-prostituée, est désormais atteinte d'un cancer. Sa correspondance, qui reprend avec Jean-Luc Hennig en juin 2002, n'a rien perdu des multiples facettes antérieures de la « courtisane révolutionnaire » qu'elle fut, mais elle s'inscrit désormais dans un nouveau contexte, celui d'une lutte contre la maladie, son emprise mentale, ses camisoles chimiques, ses contraintes quotidiennes. Ainsi, ce cancer en voie de généralisation est conçu par Grisélidis comme un champ de bataille physiologique, social et politique, mais aussi comme un nouveau terrain d'aventures psychiques. Il libère en elle souvenirs, fureurs, obsessions, remords et rêveries morphiniques, au gré des rémissions et rechutes. Cette

série de lettres inédites conserve le lyrisme sensualiste, la rage éthique et la folle curiosité qui illuminaient *La Passe imaginaire*, tout en y ajoutant une dimension supplémentaire : celle du rapport à « l'inéluctable échéance », la mort sans « Eau-delà », selon le sobriquet dérisoire qu'elle se plaît à lui donner. Il s'agit bien d'un document rare : la mort au quotidien, prise sur le vif, moquée, combattue et acceptée, dans la chronique détaillée d'un corps mis à mal, mais qui continue « à rire de sa propre faiblesse ». Cette longue « phase terminale » va conduire l'écriture de Grisélidis Réal dans les derniers retranchements de ses fantasmes et de ses révoltes, au cœur des énigmes secrètes d'une femme exceptionnelle.

Le volume sera précédé d'une préface inédite de Jean-Luc Hennig.

grisélidis réal



Les sphinx

EN LIBRAIRIE LE 2 FÉVRIER 2006

ISBN 2.07.077694.8
368 pages

grisélidis réal



La passe imaginaire

EN LIBRAIRIE LE 2 FÉVRIER 2006

ISBN 2.07.077693.X
420 pages

Grisélidis Réal

Née à Lausanne en 1929, Grisélidis Réal a passé son enfance en Égypte et en Grèce. Après la mort de son père, alors qu'elle a huit ans, Grisélidis revient à Lausanne. Entreprenant des études à l'École des arts décoratifs de Zurich, elle tente de vivre comme artiste-peintre. Divorcée, mère de quatre enfants, elle commence à se prostituer en Allemagne pour survivre, au début des années 60, avant de devenir, la décennie suivante, une « catin révolutionnaire » très active dans les mouvements de prostituées lyonnaises et parisiennes. Co-fondatrice d'un Centre international de documentation sur la prostitution et d'une association genevoise d'aide aux prostituées (Aspasie), elle a participé à de nombreux colloques ou manifestations sur le sujet. Elle est morte en mai 2005 à la suite d'un cancer. Grisélidis Réal est l'auteur d'un document (d)étonnant, *Carnet de bal d'une courtisane* (Verticales, coll. « Minimales », 2005) et du très beau roman

autobiographique, *Le noir est une couleur* (Balland, 1974 ; Verticales, 2005). *La Passe imaginaire*, correspondance de Grisélidis Réal avec Jean-Luc Hennig, a paru chez Manya en 1992, puis en Presses-Pocket (1993, épuisé). Il sort chez Verticales avec le second volume inédit des lettres de Grisélidis Réal à Jean-Luc Hennig, *Les Sphinx*.

Jean-Luc Hennig

préfacer des deux présents ouvrages, journaliste et écrivain, a rencontré Grisélidis Réal à Paris en 1977, pour la préparation de son livre *Les Garçons de passe*. Par la suite, leur amitié naissante a donné lieu à un livre d'entretiens, en forme de biographie imaginaire, *Grisélidis, courtisane* (Albin Michel, 1981), puis à une intense relation épistolaire pendant plus de vingt ans. Les éditions Fayard font paraître en février 2006 : *Le Sperme noir* et *Mon beau Légonnaire*.

“
Toujours se rire
des écroulements,
des pâleurs,
des décrépitudes.
”

LA PASSE IMAGINAIRE

Après la réédition très remarquée, en mars 2005, de son roman autobiographique, *Le noir est une couleur*, il est temps de redonner vie à l'œuvre maîtresse de Grisélidis Réal, *La Passe imaginaire*. Fruit d'une correspondance entretenue pendant une décennie avec Jean-Luc Hennig, ce recueil épistolaire tient du journal intime, puisque qu'il ne comporte pas les réponses de son destinataire et ami. De l'été 1980 à l'hiver 1991, la péripatéticienne des quartiers chauds de Genève, militante infatigable des « travailleuses du sexe » confie, selon ses pulsions et humeurs changeantes, les aléas quotidiens de son métier. Dans *Carnet de bal d'une courtisane*, on avait pu entrevoir, consignés dans un répertoire alphabétique, les manies de ses clients les

plus fidèles. *La Passe imaginaire* fournit un complément, dense, incarné et baroque à ce *Carnet*. On y croise les habitués sur rendez-vous et les immigrés impromptus qui viennent frapper à sa porte, personnages de la gent masculine dont elle sait moquer les travers, sans jamais les priver de leur part d'humanité. Lettre après lettre, ce document inouï sur les secrets d'alcôve de la prostitution produit son effet le plus paradoxal. Loin de se dépeindre en victime, Grisélidis brosse le panorama impitoyable de la misère sexuelle des hommes, avec rage, crudité et malgré tout compassion. Elle inverse ainsi les rôles et nos plus secrets préjugés. Au fil des pages, elle gagne son pari le plus cher, sortir de l'imagerie martyrologique où l'on voudrait

la cantonner, en nous donnant à voir les multiples facettes de sa personnalité, grande voyageuse, lectrice éclectique, amoureuse passionnée, sociologue amateur, altruiste libertaire, peintre de longue date et épicurienne raffinée. Sans jamais vouloir cloisonner ces divers aspects de sa vie. Car, à ses yeux, la Putain n'est pas séparée des autres femmes qui vivent en elle. Enfin, le dernier enjeu de cet autoportrait à un ami, son défi le plus intime, le plus émouvant peut-être, c'est la façon dont Grisélidis, non sans douter toujours, se voit gagner par la rage d'écrire, se laisse déborder par sa force lyrique et se sent, comme malgré elle, devenir écrivain.

[. . . LA PASSE IMAGINAIRE

« Voici donc les lettres intimes que j'ai reçues, en dix ans, d'une des femmes les plus rares que j'aie eu à connaître et qui se prénomme, comme la petite paysanne du *Décameron*, Grisélidis. (...) »

Ces lettres racontent de façon presque obsessionnelle sa vie du jour et de la nuit, ses Clients (immigrés turcs ou arabes, pour la plupart), sa Photocopieuse (car Grisélidis a créé le premier Centre international de documentation sur les prostituées), ses rêveries de vieillesse, ses amants imaginaires (le Berbère, le Travesti de Zurich, le Prisonnier belge, voire le destinataire de ces lettres), ses coups de gueule, ses imprécations contre Dieu, ses verres de Royal-Kadir, ses maladies à répétition, ses usures. Même si Grisélidis se dit encore prête à tout pour les hommes, prête à tout pour l'amour. Et surtout si elle rit de tout. *Féroce*ment. Car il y a, dans cette grande écriture folle et somptueuse, une énergie, une vitalité que montrent sans doute peu de prostituées, qui ont si souvent le sentiment d'être à bout de tout, de gâcher leur vie et de vouloir le suicide. Grisélidis a peut-être le bonheur de la désespérance. C'est en tout cas sa dignité. (...) »

Ces lettres, on l'a compris, par la confiance qu'elles prouvent et le destin d'une femme exceptionnelle, sont plus qu'un témoignage sur la prostitution. C'est le formidable roman d'amitié passionnelle d'une Lionne (comme on disait au siècle dernier), avec ses menaces de rupture, ses supplications d'amour, ses orages et ses reconnaissances. Une espèce de croisement à une voix, car je ne lui écrivais jamais, ou presque. C'est ainsi, je n'ai jamais beaucoup écrit de lettres. Et ce qu'elle considéra peut-être comme un jeu, ou une promesse, lui fut fatal. Le hasard a fini par lui devenir nécessaire et comme, à mon tour, je la pressais d'écrire, elle fit de cet imprévu une sorte de ligne de destin, et peut-être un salut magnifique. »

[. . .] PRÉFACE DE JEAN-LUC HENNIG DÉCEMBRE 1991



[. . . LES SPHINX

« Je vous écris tout le temps. En dormant, en rêvant, en vous écrivant, en ne vous écrivant pas, c'est devenu mon souffle, ma respiration, mon inconscient, ma force, mon réservoir de folie et de sensations fortes. C'est une existence parallèle qui s'est installée en moi, vous n'y êtes pour rien, elle a pris sa place, simplement et délicatement, ainsi que la neige tombe, se fond, abreuve un paysage qui n'en garde qu'une trace invisible et pure de toute intention. »

Vous êtes Tout pour moi. L'Amant platonique, qui n'existe qu'à travers la féerie, la projection de l'invisible. Le maître-chien, le féroce, et nous sommes tour à tour le chien de l'Autre ! Oui, je ne crains rien à vous dire ça, tout est inventé et filmé depuis longtemps dans mon cerveau dérangé et musicalement aliéné. Qu'importe. Je ne vous ferai jamais de mal, je suis impuissante, faible, piégée par moi-même et ce monde incompréhensible qui me cerne et qui a pris toute sa dimension, Ici. Car il y a l'Ici, comme j'en prends conscience tous les jours et surtout la nuit... c'est un autre monde, il m'a prise et vous n'y êtes que pour m'ouvrir la porte, celle qui ne se refermera plus... L'Ici, c'est mon dernier domaine, je l'explore, je prends en pleine gueule, le reçois comme une hostie folle, qui ne fond pas, ne se mélange pas, ne s'absorbe pas, flotte, nage, s'envole, vrombit, tournoie, indestructible, ultime. »

[. . .] GRISÉLIDIS RÉAL LETTRE DU 17 MAI 2005

Hubert Antoine

Hubert Antoine, né en 1971. Après cinq années en auditeur libre à l'Université, tout en collant des affiches et en posant pour des femmes peintres, il achète un billet d'avion, le moins cher pour le plus loin possible. Commence alors une longue errance en Amérique du Sud : en Patagonie (pour participer à la construction d'un hôtel) ; en Terre de Feu, auprès des Indiens Onas ; en Bolivie, comme chercheur d'or ; au Brésil, où il pêche un érysipèle. Et finalement, au Mexique, pour y enseigner à l'Université de Guadalajara, cette ville où il a ouvert un restaurant, « Le Coq à poil ».

Introduction à tout autre chose est son premier livre en prose. Il travaille actuellement à une *Théorie des évasions*.

“ Je comprends que ma présence à l'intérieur de cette machine ne sert qu'au dérèglement de la structure quotidienne. ”

”



EN LIBRAIRIE
LE 2 FÉVRIER 2006
ISBN 2.07.077695.6
144 pages

INTRODUCTION À TOUT AUTRE CHOSE

« Quelle est la vie d'un objet, d'un mot, d'un produit de l'imagination ? La naissance d'une chaise, par exemple, c'est évident. Quelques bouts de bois, deux trois clous, la voilà meuble, au mieux siège. Mais sa relation au monde, son opinion sur le climat, ce qu'elle mange, ses souffrances, sa philosophie, ses amis, qui les connaît ? De même, "bleu" n'est-il que couleur, concept convenu ou bien a-t-il une vie propre, des caprices, des préférences, une maîtresse ou une passion pour le thé au jasmin ? Et "l'arbre à steaks" (sorti tout droit d'une association fantasque, acquérant du coup une indépendance et une relativité inquiétante), et "le désir", et "vous"... tout est possible à qui est curieux. Je suis allé voir, avec ma loupe et mon râteau, ces notions, ces inventions, ce vocabulaire que l'on a tort d'imaginer rangés dans le tiroir d'une fonction bornée. Un éventail de réalités, d'éléments ectoplasmiques m'ont ouvert leurs portes et permis de passer un moment avec eux. J'en rapporte ces textes, témoins d'un monde *plus* infini, dans lequel l'écriture porte le casque de l'explorateur et permet de rencontrer la vie au-delà de l'usage. »

H.A.

Introduction à tout autre chose est constitué de soixante introductions successives, textes courts formant un nuancier d'humeurs et de perceptions plutôt qu'un recueil de nouvelles. Le défi : s'introduire au cœur des objets inanimés de la réalité et de l'esprit pour leur prêter vie, raconter les fantasmagoriques aventures des mots et des choses, de l'intérieur. Pour ce faire, Hubert Antoine s'inspire souvent d'un état d'endormissement ou d'extrême ivresse. D'où cette prose hallucinée qui, à force de métaphores incarnées, de raccourcis sensitifs et d'humour à froid, joue sur tous les registres de la langue et lévite à quelques centimètres de la réalité. Au terme de ces expéditions en territoire inconnu, reste l'impression persistante qu'un être à vif se cache derrière cet « impossible puzzle ». Atomisée dans le magma cellulaire du réel, l'intériorité de l'auteur apparaît. Autoportrait d'un rêveur chamanique, d'un monstre de solitude, d'un épicurien contrarié, d'un clown blanc et, sans aucun doute, d'un évadé de la société.



EN LIBRAIRIE DEPUIS
SEPTEMBRE 2005

ISBN 2.07.077475.9
274 pages
16,50 €

L'INVERSION DE HIERONYMUS BOSCH

Camille de Toledo

Camille de Toledo est né en 1976. Il est l'auteur d'un essai, *Archimondain-Jolipunk* (Calmann-Lévy, 2002), et de films documentaires et de fictions. *L'Inversion de Hieronymus Bosch* est son premier roman.

On avait quitté Camille de Toledo alors qu'il venait de publier un essai fort remarqué. Il signalait avec *Archimondain, jolipunk* un livre d'une mature lucidité, loin des chroniques de ses contemporains « provisoirement insurgés, mais profondément blasés ». (...)

À 29 ans, Camille sort aujourd'hui de la critique pour offrir une fiction politique. Son *Inversion de Hieronymus Bosch* est une fresque onirique et satirique. Un conte pour adultes. Nous sommes à Paris-Texas, sorte de Las Vegas où la censure s'exerce à rebours et où jouer est un devoir. Mais voilà, la roue tourne. La régression est organisée, on commercialise désormais des objets pour une civilisation en carton-pâte, nostalgique d'une enfance que l'on entend faire rimer avec innocence. Les enfants bohèmes, qui « daubent sur le monde au nom d'un idéal vague », tiennent leur revanche. C'est sans compter sur un mystérieux moine, dont l'apparition annonce une révolte contre la double aliénation de la chair et de l'image. Avec ce roman, version contemporaine de *La Peau* de Malaparte, Camille de Toledo décrit une société fatiguée de jouer, et qui a cru, à tort, avoir aboli tous les tabous. Alors que les mots du délice ont disparu, il remet un peu de chair et redonne du souffle à une époque où « les poètes manquent à l'appel ».

Émilie Grangeray | *L'Officiel*

Inspirée des vues sur le terrorisme de Baudrillard, de la *speculative fiction* à la Ballard et des imprécations antimodernes de Karl Kraus, le roman de Camille de Toledo frappe autant par sa pertinence théorique que par le raffinement de son atmosphère.

Aude Lancelin | *Le Nouvel Observateur*

Il a la tête d'un roman à thèse, mais Camille de Toledo n'a pas oublié non plus les jambes, avec de l'action, de l'amour, des descriptions, du mystère, des personnages consistants. Mais comme on ne peut plus sérieusement écrire de romans réalistes, il a opté pour la fable philosophique, l'exotisme façon Las Vegas, en situant l'action dans un Paris-Texas de rêve creux...

Éric Lorent | *Libération*

Hieronymus Bosch du XXI^e siècle, Camille de Toledo raconte un monde où la sexualité se vit dans la solitude du *sex toy*, où l'individu se fait marque. En faisant le choix de la luxuriance narrative et d'un certain classicisme pour traiter d'une problématique ô combien actuelle, Toledo trace une voie singulière dans le paysage romanesque français.

L'Inversion de Hieronymus Bosch permet d'entendre clairement la voix oscillante de son auteur, une voix vibrée qui livre là un premier roman solennel, bâti comme un reportage de guerre en temps de paix relative. (...) La toile de fond, si elle correspond dans ses moindres détails au « tout loisir jetable », est entièrement coordonnée par le romancier et réalisée à sa manière. Créatures à la Bosch, lèvre malapartienne, écorché proche de Grünewald et de son Retable d'Issenheim, ce monde incarné amoncelle contre toute attente des émotions, des sensations, des odeurs inédites, hors de tout procédé citationnel. C'est dans ce vertige et cette liberté folle octroyés à ses créatures que ce premier roman émerveille le plus. Distordant les temporalités, zoomant sur un corps pour en analyser le suc avant de chercher au plus profond de la matité d'un mot, cette esquisse d'un autre monde peinte par Camille de Toledo, gagne le pari narratif qui effraie tant, aujourd'hui, les jeunes romanciers.

Isabelle Rabineau | *Topo*

On retrouve dans ce roman, avec le poids du passé, la désillusion de l'innocence, les espérances et incertitudes de l'avenir, un des thèmes récurrents dans l'œuvre de Cathrine. Un écrivain personnel et sensible dont on cite volontiers une formule cueillie au fil de la lecture : « Pour écrire il faut deux secrets. Dont un qu'on ne connaît pas. »

Ghislain Cotton | *Le Vif/L'Express*

À travers les voix de trois enfants confrontés au suicide de leur mère, Arnaud Cathrine compose un roman de deuil et d'émancipation, sobre et émouvant. (...) Lily, Vincent et Martin, les trois narrateurs de *Sweet home*, qui successivement prendront la parole à intervalle de dix ans, s'inscrivent dans cette filiation d'infortune, tissée d'une écriture nette et fluide, acérée parfois mais aussi vibrante d'émotions et nimbée d'une douce mélancolie. Comme celle qui enveloppe le lecteur dès les premières lignes de ce roman. (...) Un livre bouleversant qui, loin de tout pathos, de tout sentimentalisme, définit avec justesse les contours de cet « après » fait de douleurs, de meurtrissures, de tâtonnements, d'égarements, mais aussi de cet irrésistible besoin de vivre et d'aimer. En un mot, « ce qui reste entre les vivants ».

Christine Rousseau | *Le Monde*

Arnaud Cathrine, dont c'est le huitième roman et sans doute le meilleur, déconstruit au laser le leurre de ce clan dévasté par le lent effondrement d'une mère, d'un père et d'un oncle depuis longtemps absents à eux-mêmes. L'exercice est d'une grande beauté formelle, élégant et fluide, d'une grande violence aussi, vif et acéré, l'auteur s'approchant comme jamais d'une vérité intime qu'il retient pourtant à l'évidence sous la fable et les transpositions romanesques.

À l'instar de son personnage, Vincent, écrivain lui aussi : « Tu te souviens quand je te disais qu'on a tous en nous des livres impossibles ? Je sais pertinemment ce qui suffirait à tout anéantir autour de moi. Je ne l'écris pas. » De cette tension également, qui honore son auteur en ces temps de déballage intempestif, naît la brûlante nécessité de ce texte qu'il serait impardonnable de laisser passer.

Michel Abescat | *Télérama*

Ce *Sweet home*, cinquième roman d'Arnaud Cathrine, est une merveille d'habileté. Cette famille au bord des falaises est en perpétuel équilibre au-dessus du vide. Sous une harmonie d'apparence, les lézardes se creusent. Le noir grignote la lumière. La mère se suicide. Et son ombre, sa présence seront toujours là, au-dessus de tous ces désespérés qui, tels des somnambules, se heurtent, se cognent... et sur le sable de plage entreprennent une drôle de danse. (...) Un beau livre, tout en pudeur.

André Rollin | *Le Canard enchaîné*

Vous qui avez une piètre idée de la jeune littérature française, voici de quoi réviser vos jugements : *Sweet home*, le nouveau Arnaud Cathrine. Un roman fulgurant, simple et entêtant, où noirceur de fond et beauté de ton ne font qu'un. (...) L'écrivain creuse en douceur, s'arrête sur un geste, une alliance, l'ambiance d'une chambre. Et nous tient dans ses harmonies. Sensibles. Précises. Chacun de ses livres dans le livre a ses accords choisis. Arnaud Cathrine est jeune fille avec une infinie justesse. Il est écrivain avec Vincent. Et jeune perdu avec Martin. Il fait des liens, tend ses mots par-dessus les silences. Et c'est la vie. Celle d'après la perte. Superbe.

Pascale Haubruge | *Le Soir*



EN LIBRAIRIE DEPUIS
SEPTEMBRE 2005

ISBN 2.07.077570.4
224 pages
16,50 €

SWEET HOME

Arnaud Cathrine

Arnaud Cathrine est né en 1973. Il est l'auteur de huit romans, dont *Les Yeux secs* (Verticales, 1998), *La Route de Midland* (Verticales, 2001), *Les Vies de Luka* (Verticales, 2002), *Faits d'hiver* (L'École des Loisirs, 2004), ainsi que d'un recueil de nouvelles, *Exercices de deuil* (Verticales, coll. « Minimales », 2004).

Le 1^{er} février 2006 sortira sur les écrans le premier film d'Éric Caravaca, *Le Passager* (production Diaphana, coproduction Arte), adaptation cinématographique de *La Route de Midland* dont l'auteur, Arnaud Cathrine, et le réalisateur ont co-écrit le scénario. Le film, interprété par Éric Caravaca, Julie Depardieu, Maurice Garrel, Nathalie Richard, Vincent Rottiers, a été présenté au Festival de Venise en septembre 2005 à la semaine de la critique.

SEPTEMBRE
2005

Phase deux

.abû.nuwâs.philippe.adam.al.maari.hubert.
antoine.éric.arlix.françois.bégaudeau.bruce.
bégout.alain.berenboom.lætitia.bianchi.georges.
borgeaud.juan.breà.nicole.caligaris.bertrand.
cantat.arnaud.cathrine.patrick.chatelier.claro.
christian.colombani.fernand.combet.jean.
delabroy.pierre.delannoy.chloé.delaume.franck.
derek.jean.pierre.enjalbert.mirzâ.habib.
esfahâni.michel.fennetaux.sylvain.fourcassié.
damon.galgut.hervé.gauville.jean-luc.giribone.
sylvie.gracia.ludovic.hary.imane.humaydane-
younes.régis.jauffret.jean-yves.jouannais.
maylis.de.kerangal.pierre.lafargue.jacques.
lindecker.grégoire.louis.jean-marc.lovay.mary.
low.marinus.van.der.lubbe.michel.luneau.anne.
luthaud.jean-louis.magnan.manz'ie.onuma.
nemon.gerald.nicosia.philippe.obliger.alain.
ollivier.yves.pagès.brigitte.paulino-neto.dominique.
quessada.sébastien.raizer.maurice.rajsfus.philippe.
raulet.grisélidis.réal.sylvie.rietz.étienne.rod-
gil.olivia.rosenthal.lydie.salvayre.jane.sautière.
pierre.senges.sandrine.soimaud.antoine.spire.
fady.stephan.serge.teyssot-gay.camille.de.toledo.
raoul.vaneigem.thierry.vila.voline.laurence.werner.
david.gabrielle.wittkop.x-no.©copyright.street.voice.
tout.sera.comme.avant...

PROPA



GANDE

“
LE PASSÉ EST
TOUJOURS
IMPRÉVISIBLE.
”

PROVERBE RUSSE

Régis Jauffret aux éditions Verticales

Histoire d'amour

Fragments de la vie des gens

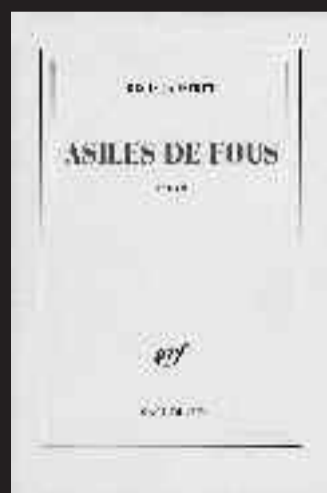
Autobiographie

Promenade

Les Jeux de plage (coll. « Minimales »)

Univers, univers (Prix Décembre 2003)

L'enfance est un rêve d'enfant



PRIX FEMINA 2005
ASILES DE FOUS
RÉGIS JAUFFRET
GALLIMARD

Jeanne Guyon, Yves Pagès et Bernard Wallet remercient chacune et chacun (ils se reconnaîtront) qui, durant cette phase transitoire, nous ont convaincus par leur soutien, leur attention complice, leur fidélité, leur amitié que l'aventure « verticales » devait se poursuivre.

Design graphique
Philippe Bretelle 2006

Photographies
© Damien Daufresne (p.1)
© Luc Pâris (p.5 & 8)
© Alph.B.Seny (p.6, 13 & 14)
© Francesco Gattoni (p.10 & 12)
© Liz Trujillo (p.13)

Impression
4M, Montreuil-sous-Bois
Dépôt légal : décembre 2005

Diffusion Gallimard
Distribution SODIS
A80374

éditions
verticales

33 rue saint-andré-des-arts
75006 paris
tél. 01 49 54 16 55
contact-verticales@gallimard.fr
www.editions-verticales.com